

VOLTAIRE

VOLTAIRE

De son vrai nom, François Marie AROUET. Adopta son nom de plume, VOLTAIRE, en 1718, après le succès de sa tragédie *Œdipe*.

Paris 1694 – *ibid.* 1778

Académicien

« Un auteur d'autant de génie [que Voltaire], aussi varié que correct, n'échappa point à l'Académie française. [...] L'on peut dire, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, que M. de Voltaire valait seul toute une académie. »

FRÉDÉRIC II le Grand (roi de Prusse),
Éloge de Voltaire, 26 novembre 1778.

« En refusant à Voltaire la profondeur, vous avez assurément mis le doigt sur l'une de ses lacunes capitales, mais j'aurais voulu que vous lui eussiez dénié également ce qui s'appelle la sensibilité, qui lui fait défaut à un si haut degré. »

Friedrich von SCHILLER, *Lettre à Goethe*,
Weimar, 25 avril 1805.

Le XVIII^e siècle en personne

Les brillants débuts d'un remuant libertain

Né à Paris, 3^e enfant d'un père notaire et sympathisant janséniste qu'il déteste, Arouet le jeune, se prétendant fils du chansonnier Roquebrune, effectua de brillantes études de rhétorique, de poésie et de philosophie chez les jésuites du collège Louis-le-Grand (1704 à 1711), où il eut pour condisciple, notamment, Argenson, fidèle ami et futur ministre. Très tôt introduit par son parrain, l'abbé de Châteauneuf, dans la libertaine Société du Temple — qu'il eût ou non reçu un legs de Ninon de Lenclos —, ce jeune clerc de procureur guère enthousiasmé par son métier ne tarda pas à faire étalage de ses brillantes dispositions littéraires, de sa grande agilité intellectuelle, mais aussi de son esprit frondeur et de sa libertaine désinvolture, qui s'épanouirent très tôt dans plusieurs épigrammes. Aussi se fit-il chasser, dès l'âge de 19 ans, de l'ambassade de France en Hollande, dont il était secrétaire ; puis il se fit menacer d'une déportation aux Îles et fut exilé de Paris (mai à oct. 1716) pour des vers sur les attachements incestueux du Régent, avant d'être embastillé une première fois pendant près d'un an (mai 1717 à avr. 1718) pour de nouveaux vers satiriques contre le Régent. Dès son premier séjour à la Bastille, il travailla à *La Ligue*, épopée qui ne

parut qu'en 1723 sous le titre *La Henriade*, et dont le thème — la grandeur du roi Henri IV — avait un sens politique : le roi Henri IV y était décrit comme un souverain tolérant et conciliateur — or on était en pleine querelle autour de la bulle *Unigenitus* —, qui se montrait anti-espagnol — à l'heure où le Régent jouait l'alliance avec l'Angleterre. En 1718, le vif succès de sa tragédie *Œdipe* — à partir duquel Arouet, renonçant à son patronyme, se donna le nom de Voltaire, anagramme probable d'A-R-O-V-E-T Le Jeune — fit déjà reconnaître l'auteur pour un maître. S'illustrant ainsi d'emblée dans les deux genres majeurs en vers, l'épopée et la tragédie, bientôt pensionné par un Régent peu rancunier (1722), puis par la reine (1725), héritier en outre, à la mort de son père (1722), d'une belle fortune qu'il fit habilement fructifier, Voltaire connut donc des débuts littéraires et mondains si fulgurants qu'il fut bientôt chargé de représentations théâtrales pour les fêtes du mariage de Louis XV (1725) et put songer à l'Académie française. Mais ces brillants débuts, entachés du reste de polémiques et de brouilles diverses, furent interrompus en 1726 par une querelle avec le chevalier de Rohan, qui l'interrogea de façon offensante sur son nom et le fit rosser par ses gens. Outré, Voltaire, mésestimant les rapports de force entre le roturier qu'il était et son gentilhomme d'ennemi, exigea un duel de réparation ; en fait de quoi, il fut derechef, sur plainte de Rohan, embastillé pendant deux semaines (avr.-mai 1726), avant d'être autorisé à gagner l'Angleterre.

De l'exil anglais à la reconquête de Paris

Là, durant deux ans (1726 à 1728), il apprit, dit-il, à penser, fréquenta la haute société tout en apprenant l'anglais, rencontra Pope et Swift entre autres interlocuteurs prestigieux, fut présenté au roi George I^{er}, dédia à la reine d'Angleterre *La Henriade* — très appréciée des Anglais —, et découvrit surtout le pays de la tolérance religieuse, vertu déjà savourée lors d'un voyage en Hollande, en 1722. Il mit aussi en chantier plusieurs œuvres, notamment une *Histoire de Charles XII*, la tragédie *Brutus* et les *Lettres anglaises*. De retour en France en 1729, appauvri mais vite enrichi par un habile calcul sur les loteries municipales, Voltaire regagna progressivement la faveur des Parisiens en donnant de nouvelles tragédies : *Brutus* — publiée immédiatement avec un *Discours sur la tragédie* (1730) —, *Zaïre*, tragédie « sensible » qui, répondant

bien au goût du public, fut un triomphe (1732), et *Adélaïde du Guesclin* (1734).

Dans le même temps (1731), Voltaire publia *l'Histoire de Charles XII* qui, aussitôt saisie, circula clandestinement, puis fit paraître le poème *Le Temple du goût*, qui irrita par la désinvolture et le caractère irrévérencieux des jugements esthétiques qu'il comportait (1733), enfin donna une première édition collective des *Œuvres de M. de Voltaire* (1732). Parurent aussi les *Lettres anglaises* — dites ensuite *Lettres philosophiques* avec l'ajout d'une 25^e lettre contre Pascal (1734) : cet ouvrage, portant sur la secte des quakers, sur les fondements de l'ordre public, sur les grands penseurs anglais (Bacon, Locke, Newton), et sur les belles-lettres, annonçait le programme des Lumières et contenait des traits subversifs dirigés contre le futur ancien régime. Publiées d'abord involontairement, ces lettres provoquèrent un immense scandale, furent condamnées au bûcher et entraînèrent la condamnation de leur auteur à quitter Paris : Voltaire prit la fuite à Cirey-en-Champagne, auprès d'Émilie du Châtelet.

À Cirey avec la « divine Émilie »

Ce fut le temps où, ébauchant *Le Siècle de Louis XIV*, Voltaire s'appliqua à tourner en dérision l'héroïne nationale Jeanne d'Arc dans *La Pucelle d'Orléans* (1734, publication en 1755 seulement), poème en décasyllabes d'inspiration franchement libertine.

Ce fut aussi le temps du provocateur poème *Le Mondain* (1736), profession de foi d'un hédonisme sans nuances et apologie du luxe, qui créa, lui aussi, un scandale durable, notamment en raison des vers suivants :

Moi, je rends grâce à la nature sage
Qui, pour mon bien, m'a fait naître en cet
âge
Tant décrié par nos tristes frondeurs :
Ce temps profane est tout fait pour mes
mœurs.
J'aime le luxe, et même la mollesse,
Tous les plaisirs, les arts de toute espèce,
La propreté, le goût, les ornements :
Tout honnête homme a de tels
sentiments.
Il est bien doux, pour mon cœur très
immonde
De voir ici l'abondance à la ronde
[...]
Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce
monde.
Oh ! le bon temps que ce siècle de fer !

*Le superflu, chose très nécessaire,
A réuni l'un et l'autre hémisphère.*

(*Le Mondain*, vv. 5 à 14, et 20 à 23)

Mais surtout ce furent des années studieuses au cours desquelles Voltaire dut beaucoup à la compagne passionnée, intellectuelle de haut vol en quête de bonheur, qu'était Émilie du Châtelet. Dans le cadre de Cirey, isolé et donc propice au travail, Voltaire enrichit beaucoup sa culture encyclopédique et révéla une féconde inspiration, composant les tragédies *La Mort de César* (1735, publiée dès 1736, jouée à Paris en 1743), *Alzire ou les Américains* (1736), *Mahomet* (1741, interdite à partir de 1742), bel essai sur le drame du pouvoir et sous-titré *Le Fanatisme*, dédié au pape, et très commenté en bien comme en mal, *Mérope* (créée en 1743, avec un immense succès), les comédies *Le Comte de Boursoufle* (1736) et *L'Enfant prodige* (1736), des essais de formes et de sujets variés : un *Traité de métaphysique* (1735, mais publié posth., seulement en 1785), des *Conseils à un journaliste* (1737), les *Éléments de la philosophie de Newton mis à la portée de tout le monde* (1738), enrichis, dès 1741, de *La Métaphysique de Newton*, des *Discours en vers sur l'homme*, une *Vie de Molière* (1739). Productions très riches et très diverses donc, ne fût-ce que par les genres littéraires choisis, mais souvent reliées par le fil conducteur de l'apologie de la libre pensée et de la tolérance. À cet égard, les ouvrages les plus « littéraires » n'avaient pas nécessairement moins d'impact ni moins d'importance que les œuvres « à idées » : une tragédie comme *Mahomet* contribua tout autant, en raison de son vif retentissement, à propager les idées de Voltaire et à affermir sa réputation de libre penseur militant, que les *Éléments de la philosophie de Newton*. Parallèlement à cette intense activité, Voltaire, tout en suscitant, par son aura, une querelle dite de la « Voltairomanie » (1738-1739), entama en août 1736, avec le futur Frédéric II, alors prince royal de Prusse, des relations épistolaires régulières qui débouchèrent sur un premier séjour à Berlin, en novembre 1741, à la cour de celui qui était devenu, un an auparavant, roi de Prusse. Depuis 1739-1740, en effet, il s'éloignait périodiquement de Cirey et d'Émilie, voyageait, et, en 1743, se fit envoyer à Berlin comme diplomate amateur pour deviner des desseins du jeune souverain qui, dès 1741, avait rompu l'alliance de son pays avec la France et signé, en 1742, une paix séparée avec l'Autriche. Durant cette année 1743, il fit aussi la

connaissance de Vauvenargues, qu'il aida de ses encouragements, et essuya un échec à l'Académie française devant l'opposition du roi. Mais, bientôt, l'habileté diplomatique dont Voltaire avait su faire preuve à Berlin dans une circonstance délicate, ses attaches personnelles avec la nouvelle favorite du roi M^{me} de Pompadour, ainsi que la nomination de son ancien condisciple le marquis d'Argenson au ministère des Affaires étrangères, lui valurent un retour en faveur à la Cour, entre 1743 et 1747. Nommé historiographe du roi en 1745 — grâce, constata-t-il amèrement, à sa *Princesse de Navarre*, ouvrage de commande, composé en 1744 pour le mariage du Dauphin —, devenu ainsi poète officiel — non sans quelque gêne peut-être, à l'heure où s'ébauchait l'*Encyclopédie* —, il célébra en vers la victoire de Fontenoy (1745), envoya sa tragédie *Mahomet* (1745) au pape, qui, en retour, lui fit envoyer des médailles bénites, et composa en l'honneur du roi l'opéra *Le Temple de la gloire* (1745). La même année, sa nièce, M^{me} Denis, devint sa durable maîtresse, et il fit la connaissance de Rousseau. L'année suivante, il fut nommé gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, fut enfin élu à l'Académie française, et rencontra D'Alembert. Mais au total, ces trois années (1745 à 1747) de courtoisie officielle se révélèrent amères : Voltaire ne parvint jamais à se faire réellement apprécier du couple royal, essuya les jalousies des cibles de son ironie, et sentit la vanité et les limites de la factice royauté mondaine et littéraire à laquelle il était parvenu. Amertume que traduisit son premier conte, *Zadig ou la Destinée* (1747-1748), où se dessinait le profil d'un philosophe naïf et errant, d'un sage ridicule et touchant devant l'épreuve des absurdités du monde, personnage proche de celui que l'écrivain courtois, alors quinquagénaire, incarnait. Désabusé et aigri, Voltaire se retira un an (1748) à la cour du roi de Pologne Stanislas, à Lunéville, avec M^{me} du Châtelet, qu'il eut la douleur de surprendre, la même année, dans les bras de Saint-Lambert. Cherchant dans la rivalité littéraire un dérivatif à cette épreuve, il se remit à la tragédie en reprenant presque systématiquement les sujets traités par Crébillon père — *Sémiramis* (1748) et *Catiline ou Rome sauvée* (1749) —, mais, quelques mois plus tard (10 sept. 1749), la mort subite de M^{me} du Châtelet, qui venait d'accoucher, l'anéantit. Dans un premier temps, Voltaire réagit en redoublant d'ardeur au travail pour produire *Oreste* (1750) — dont le sujet, une fois encore, avait déjà été traité par Crébillon père. Mais,

peu de temps après, l'accueil mitigé réservé à cette pièce et à sa comédie *Nanine ou le Préjugé vaincu*, puis l'échec d'une dernière tentative pour rentrer en grâce à la cour de Louis XV, le décidèrent à s'installer à celle de Frédéric II de Prusse, où ce « despote éclairé » le conviait depuis longtemps : il ne revint à Paris qu'à la veille de sa mort, en février 1778. Dépouillé, contre les usages, de sa fonction d'historiographe de Louis XV, il arriva à Potsdam en juillet 1750.

De Potsdam aux Délices

« Mon patron, mon disciple et mon précurseur », dit l'écrivain — alors chambellan de Sa Majesté — à propos du roi, qu'il appelait encore le « Salomon du Nord ». En fait, ces propos emphatiques dissimulaient une relation complexe : tout en admirant le philosophe — qui était aussi et surtout son professeur de lettres et son correcteur littéraire, bien que le souverain fût parfaitement bilingue —, Frédéric méprisait quelque peu l'homme, tandis que Voltaire attendait du monarque plus de vertus qu'il n'en avait. À Berlin comme à Potsdam, au célèbre château de Sans-Souci — imitation rococo du château de Versailles —, Voltaire s'amusa et travailla beaucoup. Il acheva *Le Siècle de Louis XIV* (publié en 1751), et surtout, revint à la philosophie en composant ses premiers *Dialogues philosophiques* (1750-1751), en rédigeant le conte *Micromégas* (1752) et en jetant les premières esquisses de son futur *Dictionnaire philosophique*, ouvrage destiné, par son maniement plus commode, à concurrencer l'*Encyclopédie* en cours d'élaboration. Il s'occupa également d'une nouvelle édition de ses *Œuvres* (1752). Mais sept mois à peine suffirent pour voir sa situation se gêner sérieusement : jalousie de Voltaire pour Baculard d'Arnaud qu'il fit chasser, tractations suspectes avec un banquier, désaccord avec l'athée La Mettrie, contre lequel Voltaire soutint la thèse déiste de son *Poème sur la Loi naturelle* (1752), cynique petite phrase de Frédéric assimilant l'écrivain à une écorce d'orange qu'on jette après usage, affaire Maupertuis enfin, au cours de laquelle Voltaire accusa ce mathématicien français, président de l'Académie de Berlin, de mauvaise conduite et d'abus de pouvoir envers un érudit, et ridiculisa son adversaire en lançant contre lui sa féroce *Diatribe du docteur Aka-kia* — dont Frédéric, furieux, ordonna la destruction publique par le feu à la fin de 1752. Demandant alors son congé (janv. 1753), Voltaire essuya d'abord un refus du roi, qui ne l'autorisa à partir qu'en mars. En riposte, Vol-

taire fit circuler dans Berlin, en mai, son *Sermon des cinquante*, très véhément pamphlet antichrétien. Ripostant à son tour, Frédéric II infligea des épreuves humiliantes à Voltaire, qui, au cours de son voyage de retour, fut emprisonné plus d'un mois avec M^{me} Denis dans la prison de Francfort — pourtant ville libre d'Empire — et fut contraint à rendre les écrits du roi dont il s'appropriait à faire gorge chaude. Une édition pirate de l'*Abrégé de l'Histoire universelle* — futur *Essai sur les mœurs* — faisant scandale (déc. 1753), Voltaire fut interdit de séjour à Paris et resta près de deux ans à Colmar (1753 à 1755). Après cette retraite éprouvante — sorte de traversée du désert au cours de laquelle il rédigea quelques articles pour l'*Encyclopédie* —, il s'établit en compagnie de M^{me} Denis dans les environs de Genève, où il acheta une propriété qu'il appela *Les Délices* (1755).

Les Délices : le temps des œuvres majeures

Bien accueilli en Suisse — en tant que persécuté —, Voltaire s'interrogea sur le mal dans le *Poème sur le désastre de Lisbonne* (mars 1756), consacré au tremblement de terre de 1755 : cela lui valut un premier désaccord avec Rousseau sur la question de la Providence, au début de ces années noires qui virent la Guerre de Sept ans (1756 à 1763) ravager l'Europe et diminuer l'influence française. Parallèlement, il proposa en vain au ministère de la Guerre un modèle de char d'assaut qu'il avait conçu (1756). Surtout, il collabora au 7^e tome de l'*Encyclopédie*, tout en gardant quelques distances envers un ouvrage dont il déplorait autant la diffusion limitée par son coût que la modération en matière religieuse, due au privilège officiel. Lors de la crise que connut l'*Encyclopédie* en 1757, Voltaire fut partisan de l'abandon. Cela ne l'empêcha pas d'inspirer assez largement l'article *Genève*, dans lequel D'Alembert confondait les pasteurs genevois avec les déistes chrétiens et appuyait ainsi les efforts de Voltaire pour établir un théâtre à Genève. Mais ce projet, comme l'article qui le soutenait, fit scandale et fut repoussé par les pasteurs genevois, qui intrigèrent pour expulser Voltaire des *Délices* (1758-1759) ; et cet article entraîna, la même année, la fameuse *Lettre à D'Alembert* où Rousseau consommait sa rupture avec les philosophes. En 1757, puis 1759, Voltaire fut sollicité pour s'entremettre dans le cadre de négociations entre Frédéric II et la cour de Versailles, mais ses démarches n'aboutirent pas. Sur le plan littéraire, les principales réalisations de ces années-là

furent l'ébauche de ses *Mémoires* (1758 à 1760 — mais qui ne parurent sous ce titre qu'en 1784), la rédaction de son *Essai sur l'histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations* (1756), fruit de méditations étalées sur au moins onze ans, et la composition de *Candide* (1759), conte philosophique qui mettait en cause l'optimisme ambiant et qui, quoique jugé guère important par Voltaire lui-même au prix de ses tragédies, est aujourd'hui considéré comme son chef-d'œuvre. Désormais, l'auteur de *Candide* se fit un véritable militant de la tolérance, aussi acharné dans sa « croisade » que ses ennemis dans leur intégrisme.

« Il faut écraser l'Infâme » : le croisé de la tolérance

« Un pied en France, l'autre en Suisse », Voltaire se lança alors plus résolument que jamais dans la lutte contre le fanatisme, l'intolérance et la superstition, en couvrant de ses sarcasmes les adversaires des philosophes : il ridiculisa ainsi le P. Berthier, rédacteur du *Journal de Trévoux*, très hostile à l'*Encyclopédie*, en composant la *Relation de la maladie, de la confession, de la mort et de l'apparition du jésuite Berthier* (1759). Il décocha de même plusieurs épigrammes contre l'académicien Lefranc de Pompignan, visé également dans le poème satirique *La Vanité* (1760), et s'attaqua au vieux jésuite Fréron dans des épigrammes, dont l'une est restée célèbre :

*L'autre jour, au fond d'un vallon,
Un serpent mordit Jean Fréron.
Devinez ce qu'il arriva :
Ce fut le serpent qui creva.*

Voltaire attaqua aussi Fréron dans sa comédie *Le Café ou l'Écossaise* (1760) et dans ses *Anecdotes sur Fréron* (1760-1761), après l'avoir déjà égratigné dans le poème satirique *Le Pauvre Diable* (1758). Il s'en prit encore aux ennemis des philosophes dans une pièce allégorique intitulée *Socrate* (1759). C'est aussi dans ces années-là qu'une lettre agressive de Rousseau (juin 1760), puis de venimeuses *Lettres sur « La Nouvelle Héloïse »* de Voltaire caché sous un faux nom scellèrent la rupture entre les deux rivaux, désormais ennemis.

En 1760, Voltaire s'établit à Ferney, ville du pays de Gex voisine de la Suisse, dont il fit bien vite un haut lieu de l'Europe intellectuelle, en correspondant notamment avec plusieurs souverains — les rois de Pologne, du Danemark, de Suède, l'impératrice Catherine II de Russie, Frédéric II —, mais aussi

avec des protecteurs très influents à Paris — Choiseul, vieil ami et ministre des Affaires étrangères, Turgot, Richelieu, Thiérot, son plus ancien et plus intime ami d'enfance, D'Argental, D'Alembert, Condorcet. Parallèlement, les nombreuses visites dont il fut alors l'objet firent de lui, à cette époque, « *l'aubergiste de l'Europe* », selon ses propres termes. Porté par cette aura, Voltaire se fit le défenseur des opprimés, tout en menant à bien ses *Commentaires sur Corneille* (1764) et une édition des œuvres du dramaturge, destinée à fournir une dot à l'arrière-petite-nièce de ce dernier, que Voltaire avait recueillie en 1760 alors qu'elle se trouvait dans un complet dénuement. Épargné dans la pièce satirique de Palissot *Les Philosophes*, Voltaire n'intervint que mollement en faveur de Diderot, ainsi que pour le pasteur Rochette, condamné à mort en 1762 pour avoir exercé un culte prohibé.

Mais, en mars de la même année, le récit du supplice de Jean Calas, faussement accusé d'avoir tué son fils pour l'empêcher d'abjurer le protestantisme, le bouleversa : il lança une campagne à l'échelle européenne, obtenant la réhabilitation de Calas, et sauva en même temps Sirven, autre protestant accusé à tort du meurtre de sa fille — pour d'identiques motifs. Plus militant que jamais, Voltaire était alors habité par l'idée d'« *écraser l'Infâme* », et le terme « *tolérance* » était son maître-mot. Ainsi furent coup sur coup publiés le *Traité sur la tolérance* (1763), le *Dictionnaire philosophique* — en chantier depuis plus de dix ans lorsqu'il parut en 1764 —, la *Philosophie de l'Histoire* (1765, placée plus tard en tête de l'*Essai sur les mœurs*), le roman philosophique *Jeannot et Colin* (1764), auxquels s'ajoutèrent quantité d'œuvres courtes : facéties, pamphlets, écrits antichrétiens, souvent anonymes — toute une littérature de combat à laquelle appartient aussi l'anthologie l'*Extrait des sentiments de Jean Meslier* (1762). Parmi ces ouvrages, le *Dictionnaire philosophique* se détache, aux côtés du *Traité sur la tolérance*, par son importance particulière.

À 70 ans, Voltaire, avec le *Dictionnaire philosophique*, imposait sa version — libre et comode — de l'*Encyclopédie* et proposait la somme, à la fois la plus complète et la plus personnelle, de tous ses combats.

Le « patriarche de Ferney »

Reconnu donc comme le chef de file des philosophes, le « *patriarche de Ferney* », non content d'écrire à un rythme frénétique, se dépensa en outre sans compter pour son

domaine : lors de leurs visites au grand homme — passage obligé de leur grand tour d'Europe —, les étrangers bien nés purent admirer la vitalité de ce seigneur de village pourtant âgé, et l'énergie avec laquelle il mettait en valeur son territoire d'adoption en y développant vigoureusement élevage, culture, artisanat et industrie locale. Tenu pour un bienfaiteur par les gens de la région, qu'il avait exemptés de la gabelle, Voltaire, toujours sur la brèche, se multiplia : il intervint dans le conflit entre le Conseil et les citoyens de Genève (déc. 1765) ; il continua la lutte contre les « *Arlequins anthropophages* » qui, en juillet 1766, avaient supplicié un jeune homme de 20 ans, le chevalier de La Barre, pour des impiétés, et brûlé sur son bûcher le *Dictionnaire philosophique* ; il élargit son propos en matière judiciaire par son *Commentaire sur le livre « Des délits et des peines »* [de Beccaria] (1766), et entama, en 1770, une campagne pour l'affranchissement des serfs du Mont-Jura — qui finalement n'aboutit qu'en 1789, plus de dix ans après sa mort.

Après une brouille passagère (1768-1769) avec sa nièce, M^{me} Denis, Voltaire, jusque vers 1772, fut possédé d'une telle fureur d'écrire et d'imprimer que l'on s'essouffle un peu à suivre le détail de cette production proliférante. Deux fils conducteurs, étroitement reliés, se détachent cependant. D'une part, un anticléricalisme militant, à l'œuvre dans toute une polygraphie antireligieuse en général et anticatholique en particulier, notamment dans les *Questions sur les miracles* (1766), l'*Examen important de Milord Bolingbroke* (1767), les *Homélies prononcées à Londres en 1765* (1767), le *Dîner du comte de Boulainvilliers* (1767), *Les Droits des hommes et les Usurpations des papes* (1768), les *Conseils raisonnables à M. Bergier pour la défense du christianisme* (1768), la *Collection d'anciens Évangiles* (1769), *Les Adorateurs* (1769). D'autre part — second fil conducteur de cette période —, un déisme sincère dont témoigne la *Profession de foi des théistes* (1768), *Tout en Dieu* (1769) et *Dieu et les Hommes* (1769). Ces convictions déistes étaient même si profondes que Voltaire alla jusqu'à rompre des lances avec les philosophes matérialistes, dont l'athéisme lui semblait menacer l'ordre social. C'est ainsi qu'en 1770, alors que des hommes de lettres venaient lui offrir une statue le représentant, il réaffirma son déisme en attaquant le *Système de la nature* du baron d'Holbach dans *Dieu. Réponse au « Système*

de la nature », texte qui consacra sa rupture avec le clan des philosophes.

Ces deux axes dominants ne résument cependant pas complètement la production voltairienne de ces années 1766 à 1772. Les ouvrages philosophiques, destinés sous des formes diverses à accélérer la « *révolution dans les esprits* » que Voltaire sentait fermenter et dont il appelait l'irruption de ses vœux, se succédèrent à un rythme vertigineux. Parurent ainsi le *Dialogue du douteur et de l'adorateur* (1766), les *Dernières Paroles d'Épictète* (1766), *Les Idées de La Mothe Le Vayer* (1766), *Le Philosophe ignorant* (1766), *L'A.B.C. ou Dialogues entre A, B, C* (1768), *Le Pyrrhonisme de l'Histoire* (1768-1769), et surtout les *Questions sur l'« Encyclopédie », par des amateurs* (1770 à 1772, 9 vol.), vaste tour d'horizon, par ordre alphabétique, de ses connaissances et de ses idées, sans oublier les romans philosophiques *L'Ingénu* (1767) — qui marqua un tournant vers le roman sensible — et *La Princesse de Babylone* (1768).

Cette production massive n'empêcha pas Voltaire de versifier des tragédies à thèse, comme *Les Guèbres* (1769, mais non représentée), d'écrire des comédies, tel *Le Dépositaire* (1772), des épîtres, dont l'*Épître aux Romains* (1768), l'*Épître à Boileau* (1768), l'*Épître à Saint-Lambert* (1768), l'*Épître à l'auteur du livre des Trois Imposteurs* (1768), des lettres, telles la *Lettre au docteur Pansophe* (1766) et les *Lettres de Memmius à Cicéron* (1771-1772), ou encore des satires, telles que *Les Systèmes* (1772) ou *Les Cabales* (1772). Voilà pour l'essentiel ce que fut l'œuvre de Voltaire en cette période où il misait sur les progrès du despotisme éclairé et encensait Catherine II de Russie.

Les derniers feux de la rampe

En 1773, une crise de strangurie l'affaiblit sensiblement. En dépit de l'âge, il retrouva sa verve pour narrer les aventures du *Taureau blanc* (1773-1774), proposa une sorte de traité de paix aux athées dans le petit roman *Histoire de Jenni ou le Sage et l'Athée* (1775), et eut assez de force pour continuer à produire une série d'ouvrages polémiques, tels le réquisitoire contre la guerre intitulé *La Tactique* (1773), l'essai de réhabilitation posthume du chevalier de La Barre dans *Le Cri du sang innocent* (1775), les *Lettres chinoises, indiennes et tartares* (1776), la *Lettre de M. de Voltaire à l'Académie française* (1775), vive critique de l'engouement d'alors pour Shakespeare, ou encore *Un Chrétien contre six juifs* (1776-1777). Surtout, il parvint à mener à

bien l'édition Cramer et Bardin, dite « *encontrée* » de ses *Œuvres complètes* (1775, 40 vol.). Il lança également un manifeste pour l'humanisation du code criminel, avec *Le Prix de la justice et de l'humanité* (1777), ainsi qu'une somme de critique biblique, *La Bible enfin expliquée* (1776), fruit d'une très longue méditation. Dès son *Épître à Horace* (1772), il dressait ce bilan de sa vie : « *J'ai fait un peu de bien et c'est mon meilleur ouvrage.* » À 84 ans, attiré une dernière fois par les feux de la rampe et les lumières de la ville, il quitta son canton pour revenir mourir à Paris, où il assista, sous les acclamations, à la représentation triomphale de sa dernière tragédie, *Irène* (16 mars 1778), et au couronnement de son buste sur la scène. Épuisé par tant de combats et d'honneurs, il mourut le 30 mai 1778, non sans avoir subi les pressions du clergé qui voulait obtenir une rétractation de « *l'impie* ». Quatre mois avant sa mort, il avait déclaré, dans une ultime profession de foi remise à Waguière : « *Je meurs en adorant Dieu, en aimant mes amis, en ne haïssant pas mes ennemis, en détestant la superstition* » (28 févr. 1778).

Les habiles duperies de son neveu, l'abbé Mignot, surent lui obtenir une sépulture chrétienne à l'abbaye de Scellières, en Champagne, mais défense fut faite à l'Académie de faire célébrer une messe de *requiem*. Le 26 novembre, un *Éloge de Voltaire*, composé par Frédéric II de Prusse, fut lu à l'Académie de Berlin. M^{me} Denis vendit la bibliothèque de son oncle à Catherine II de Russie. L'édition de Kehl en 70 volumes, préparée par Beaumarchais, Condorcet et Decroix, parut de 1785 à 1789. Le 11 juillet 1791, le transfert des cendres de Voltaire au Panthéon fut une fête révolutionnaire.

Un style percutant

Voltaire a pratiqué tous les genres, de l'épopée à l'épigramme, de la tragédie à la satire, du discours en vers au traité philosophique, du dialogue au pamphlet, de l'ouvrage historique à la fiction.

Grand maître de la prose limpide et percutante, il excelle dans les écrits brefs : articles des œuvres alphabétiques, lettres d'une *Correspondance* immense, contes en vers et en prose, « *fusées volantes* » au comique irrésistible ou à l'indignation passionnée.

Homme-style au plein sens étymologique du mot « *style* » (poinçon, pointe qui griffe la tablette à écrire), c'est surtout dans ces genres

brefs que Voltaire manifeste les qualités d'une écriture au service d'une pensée toujours en éveil, d'une acuité toujours prête à dégonfler les baudruches de la suffisance, de l'intolérance ou des orthodoxies pesantes. Ce style, qui mêle légèreté, rapidité, exactitude, visibilité, multiplicité — caractéristiques qu'un Italo Calvino (*Leçon américaine*, 1984) considère comme les plus hautes de l'exercice littéraire —, est aux antipodes des écritures pathétiques, périodiques, affectives du préromantisme.

Métaphores et comparaisons sont rares, la langue est claire, la syntaxe mobilise des structures argumentatives simples. Selon Spitzer, « la prose intellectuelle de Voltaire [agit] sur le discernement » (*Études de style*). Cette « action » passe, très souvent, par les divers procédés de l'écriture oblique, et notamment de l'ironie : réticences, allusions, paradoxes, antithèses, euphémismes, pseudo-causalités, périphrases, ellipses. Les parallélismes renvoient dos à dos personnages et systèmes que Voltaire veut disqualifier ; les retournements (du type : voleur volé) du récit démontrent l'ironie de toute histoire qui se voudrait orientée, et les pastiches comme les parodies des divers discours de pouvoir (philosophique, religieux, juridique) ridiculisent les grandes phraséologies ampoulées. Voltaire joue admirablement des adverbess ou prépositions logiques (« car », « même », « c'est pourquoi », « mais »...), pour mieux disqualifier une vérité tout extérieure et inexacte, tout en économisant, par la parataxe, ces mêmes outils logiques, pour mieux laisser le lecteur rétablir par lui-même une causalité cachée mais réelle — notamment dans les nombreux portraits de personnages de ses contes. Ainsi du baron de Thunder-ten-tronckh au début de *Candide* : « Monsieur le baron était un des plus puissants seigneurs de Westphalie, car son château avait une porte et des fenêtres. Sa grande salle même était ornée d'une tapisserie. Tous les chiens de ses basses-cours composaient une meute dans le besoin ; ses palefreniers étaient des piqueurs ; le vicaire du village était son grand-aumônier. Ils l'appelaient tous Monseigneur, et ils riaient quand il faisait des contes » (chap. I). De même à propos du prieur au début de *L'Ingénu* : « Le prieur, déjà un peu sur l'âge, était un très bon ecclésiastique, aimé de ses voisins, après l'avoir été autrefois de ses voisins. Ce qui lui avait donné surtout une grande considération, c'est qu'il était le seul bénéficiaire du pays qu'on ne fût pas obligé de porter dans son lit quand il avait soupé avec ses confrères. Il savait assez honnêtement de théo-

logie ; et quand il était las de lire saint Augustin, il s'amusa avec Rabelais ; aussi tout le monde disait du bien de lui » (chap. I). Valéry, qui rangeait Voltaire parmi ses écrivains au style « sec » qui traversent les siècles, caractérisa ainsi cette écriture : « [Voltaire] s'est créé une prose lucide, offensive et prompte aux dépens du grand style des écrivains compacts et sonores dont sa jeunesse avait été nourrie [...]. Voltaire substitue aux argumentations massives une tactique de vitesse, de pointes brèves, de feintes et d'ironie, de harcèlement. Il passe du logique au comique, du bon sens à la fantaisie pure, exploite tous les faibles de l'adversaire et l'abandonne ridicule, s'il ne l'a pas rendu tout à fait odieux » (*Voltaire*, discours prononcé en Sorbonne en 1944, repris in *Variété* V).

En revanche, bien qu'il plaçât ses vers au premier rang de ses créations, Voltaire ne fut pas reconnu par la postérité comme poète. Tout juste quelques vers ont-ils échappé à l'oubli :

Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur.
(Discours en vers sur l'homme, II)
Que suis-je, où suis-je, où vais-je, et d'où suis-je tiré ?

[...]

*Nul ne voudrait mourir, nul ne voudrait
renaître.*
(Poème sur le désastre de Lisbonne)

*Si Dieu n'existait pas, il faudrait
l'inventer.*
(Stances, CXI)

*L'univers m'embarrasse, et je ne puis
songer
Que cette horloge existe, et n'ait point
d'horloger.*

(Les Cabales, in *Satires*)

Si l'on a surtout retenu les maladroites du dramaturge :

Non, il n'est rien que Nanine n'honore
(Nanine, III, 8)

on a surtout célébré les rimes de l'implacable tresseur d'épigrammes.

Une gloire monumentale

Honni par les uns, adulé par les autres, Voltaire ne laissa pas indifférent. Au XIX^e siècle, son nom est devenu un symbole. Il divisa les Français : républicains, anticléricaux répétèrent ses bons mots ; monarchistes, traditionalistes conspuèrent ce blasphémateur. Son « rictus épouvantable », selon Joseph de Maistre, qui voulait lui faire élever une statue

« par la main du bourreau », fut opposé à son « rire terrible, auquel s'écroutent les bastilles des tyrans, les temples des pharisiens », selon Michelet. Son nom reste une référence. Un Béranger put passer pour son successeur, et le Homais de *Madame Bovary* en constitua la caricature. En 1944, Valéry, qui lui savait gré d'avoir « créé le public », s'interrogeait : « Mais que pourrait-il aujourd'hui ? [...] Où est le Voltaire qui incriminera le monde moderne ? » La commémoration de 1978 a associé Voltaire et Rousseau. Celle du tricentenaire de sa naissance, en 1994, a mis l'accent sur ses combats et a brandi la notion de tolérance à laquelle la montée des nationalismes et des intégrismes rend toute son actualité. Aujourd'hui, deux faits marquants dominent la postérité de Voltaire. D'un côté, une certaine image de superficialité reste obstinément attachée à cette œuvre, peut-être trop copieuse, trop vaste, trop éparpillée à travers tant de genres et de styles ; d'où cette étiquette d'amateurisme touche-à-tout qui en affecte, aujourd'hui encore, la perception. L'idée était déjà présente dans le mot de Diderot : « Voltaire aura beau faire, il ne sera toujours que le second

dans tous les domaines. » On la retrouve en substance chez les Goncourt, qui ne relevaient en Voltaire que de l'esprit mais aucune pensée. De même reste-t-on frappé par la spectaculaire divergence entre la hiérarchie que Voltaire établissait entre ses propres œuvres — au sommet, les tragédies ; à l'opposé, les contes — et celle, exactement inverse, que lui a substituée le XX^e siècle, qui ignore souvent jusqu'aux titres de ses tragédies. Plus frappant encore peut-être : l'immense décalage entre la quantité astronomique d'écrits publiés et le nombre, comparativement dérisoire, de titres passés à la postérité. Mais, d'un autre côté, la dimension internationale de la recherche et des études voltairiennes — dont un pôle essentiel est constitué par la Voltaire Foundation d'Oxford, engagée dans l'édition critique des *Œuvres complètes* et qui mobilise de nombreux savants — témoigne d'une image mobilisatrice, celle du Voltaire défenseur de grandes causes humanitaires et des droits de l'homme, première incarnation « moderne » de l'intellectuel engagé, bien avant Hugo, Zola ou Sartre.

ŒUVRES

Candide ou l'Optimisme, traduit de l'allemand de M. le Docteur Ralph

Conte en 30 chapitres numérotés et titrés, publié chez Cramer à Genève et diffusé, vers le 25 février 1759, simultanément à Genève, Paris, Amsterdam. Une édition augmentée parut en 1761 (remaniement de l'épisode parisien).

Candide, en 30 brefs chapitres, associe l'itinéraire d'un héros naïf et un problème philosophique : l'optimisme. Persuadé que tout est au mieux par son maître Pangloss, l'oracle du château de Thunder-ten-tronckh, Candide, séparé de Cunégonde, est confronté aux horreurs du monde au cours d'un vaste périple. À l'exception d'une terre utopique, l'Eldorado, que le héros quittera pour retrouver sa belle, partout les discours optimistes sont démentis par les faits. Candide reste un témoin passif. Tirailé entre le « tout est bien » de Pangloss et le « tout est mal » de Martin, il s'achemine vers le refus des systèmes. Après avoir retrouvé Cunégonde enlaidie et rassemblé ses compagnons d'infortune dans une métairie, Candide, dans une conclusion ambiguë, s'associe à l'exhortation collective : « Il faut cultiver notre jardin. »

La maîtrise et le bonheur d'une écriture dense, incisive caractérisent ce conte dont chaque phrase porte la marque de l'ironie, faite d'énumérations descriptives (« un gueux tout couvert de pustules, les yeux morts, le bout du nez rongé, la bouche de travers, les dents noires, et parlant de la gorge, tourmenté d'une toux violente, et crachant une dent à chaque effort »), de sous-entendus (« Un jour Cunégonde [...] vit entre des broussailles le docteur Pangloss qui donnait une leçon de physique expérimentale à la femme de chambre de sa mère »), de causalités dérisoires (« Monsieur le baron était un des plus puissants seigneurs de la Westphalie, car son château avait une porte et des fenêtres »), de périphrases ironiquement alambiquées (« Tous deux furent menés séparément dans des appartements d'une extrême fraîcheur, dans lesquels on n'était jamais incommodé du soleil ») — cette emphatique périphrase désignant une réalité autrement prosaïque : la prison).

Lu dans une première version en juillet 1758 à Mannheim, *Candide* fut achevé en octobre. Tous les thèmes de ce conte sont présents dans la *Correspondance* entre 1755 et 1757 : les hor-

reurs de la guerre, le tremblement de terre de Lisbonne, l'optimisme, le jardin.

Le succès de *Candide* fut considérable : 20 000 exemplaires furent diffusés dès 1759. Ce fut le conte le plus lu et le plus réédité. Au XVIII^e siècle, de nombreuses suites en furent écrites. Le conte fut adapté souvent pour la scène : opéras comiques, vaudevilles, comédies. Enfin et surtout, *Candide* aujourd'hui reste, de loin, la plus célèbre, la plus lue et la plus appréciée des œuvres de Voltaire — au point que ce dernier est d'abord considéré comme l'auteur de *Candide*, gloire posthume que celui qui plaçait ses vers (poésie, théâtre) au premier rang de ses œuvres eût sans doute jugée dérisoire.

Dictionnaire philosophique portatif

Dictionnaire composé de 73 articles et publié clandestinement chez Cramer, à Genève, en 1764, puis augmenté en 1765 et de 18 en 1767 ; l'ouvrage atteignit 118 articles en 1769 et fut alors intitulé *La Raison par alphabet*.

Pièce maîtresse de la lutte contre « l'Infâme », ce *Dictionnaire philosophique*, destiné aux honnêtes gens et d'abord appelé « le Portatif », veut « instruire en amusant », tout en restant comode. Aussi est-il un condensé de philosophie voltairienne. Il attaque les horreurs et les absurdités de religions fondées sur un livre saint dont l'autorité est contestée : « De quoi servent à la vertu des distinctions théologiques, des dogmes fondés sur ces distinctions, des persécutions fondées sur ces dogmes ? La nature, effrayée et soulevée avec horreur contre toutes ces inventions barbares, crie à tous les hommes : "Soyez justes, et non des sophistes persécuteurs" » (art. **Du juste et de l'injuste**). Il dénonce de même l'intolérance : « Si un homme veut persuader sa religion à des étrangers, ou à des compatriotes, ne doit-on pas s'y prendre avec la plus insinuante douceur et la modération la plus encourageante ? S'il commence par dire que ce qu'il annonce est démontré, il trouvera une foule d'incrédulés ; s'il ose leur dire qu'ils ne rejettent sa doctrine qu'autant qu'elle condamne leurs passions, et que leur cœur a corrompu leur esprit, qu'ils n'ont qu'une raison fautive et orgueilleuse, il les révolte, il les anime contre lui, il ruine lui-même ce qu'il veut établir. Si la religion qu'il annonce est vraie, l'emportement et l'insolence la rendront-ils plus vraie ? Vous mettez-vous en colère quand vous dites qu'il faut être doux, patient, bienfaisant, juste, remplir tous les devoirs de la société ? Non, car tout le monde est de votre avis. Pourquoi donc dites-vous des injures à votre frère quand vous lui prêchez une métaphysique mystérieuse ? C'est que son sens irrite

vosre amour-propre » (art. **Religion**). Voltaire lutte donc pour séparer le politique et le religieux, et prône un théisme débarrassé des superstitions et inaccessible au fanatisme : « La morale n'est point dans la superstition, elle n'est point dans les cérémonies, elle n'a rien de commun avec les dogmes. On ne peut trop répéter que tous les dogmes sont différents, et que la morale est la même chez tous les hommes qui font usage de leur raison » (art. **Morale**). Il suggère même une solution radicale : « [...] il serait plus sage de s'en tenir à l'autorité des apôtres, qui n'ont jamais parlé de la Trinité, et de bannir à jamais de la religion tous les termes qui ne sont pas dans l'Écriture, comme ceux de Trinité, de personne, de procession, et tant d'autres semblables qui, étant absolument vides de sens, puisqu'ils n'ont dans la nature aucun être réel représentatif, ne peuvent exciter dans l'entendement que des notions fausses, vagues, obscures et incomplètes » (art. **Antitrinitaires** — tiré en grande partie de l'article *Unitaire* de l'Encyclopédie). Et d'avancer comme argument suprême : « Jésus n'enseigna aucun dogme métaphysique ; il n'écrivit point de cahiers théologiques ; il ne dit point : "Je suis consubstantiel ; j'ai deux volontés et deux natures avec une seule personne." Il laissa aux cordeliers et aux jacobins, qui devaient venir douze cents ans après lui, le soin d'argumenter pour savoir si sa mère a été conçue dans le péché originel ; [...] il n'a institué ni moines ni inquisiteurs ; il n'a rien ordonné de ce que nous voyons aujourd'hui » (art. **Du juste et de l'injuste**). L'orientation antireligieuse — et surtout antichrétienne : les 3/5^{es} des articles étant consacrés à la critique du judéo-christianisme — domine donc l'ouvrage. Le fanatisme religieux n'est pas pour autant la seule cible du *Dictionnaire philosophique*. D'une part, d'autres articles traitent de questions politiques (**Délits locaux, Fraude, Lois civiles et ecclésiastiques**), philosophiques (**Amour, Bien, Bornes de l'esprit humain, Égalité, Liberté, Philosophie, Vertu**), psychologiques (**Amour-propre, Enthousiasme, Fausseté des vertus humaines, Folie**), esthétiques (**Beau, Critique, Lettres**) ou encore historiques (**Julien le philosophe, empereur romain**, par exemple). D'autre part, ce livre combat toutes les formes — même non spécifiquement ou officiellement « religieuses » — d'obscurantisme, et fait d'ailleurs preuve, dans cette dénonciation, d'une liberté de ton envers les figures sacrées de la philosophie qu'on n'a peut-être jamais retrouvée depuis lors. Ainsi Voltaire n'hésite-t-il pas à qualifier de « romans » les œuvres de Descartes (art. **Sensation**) et à réduire les écrits de Platon à des « fables » (art. **Chaîne des êtres créés**), sans oublier de s'en prendre irrévérencieusement à ce

qu'il estime être l'absconce et creuse terminologie d'Aristote : « "Les âmes des bêtes sont des formes substantielles", a dit Aristote ; et après Aristote, l'école arabe ; et après l'école arabe, l'école angélique ; et après l'école angélique, la Sorbonne ; et après la Sorbonne personne au monde » (art. **Bêtes**). Plus généralement, Voltaire ridiculise sans relâche toutes les spéculieuses spéculations métaphysiques infectées à la racine de sophismes grossiers : « Hélas ! de quoi servent toutes les subtilités de l'esprit depuis qu'on raisonne ? La géométrie nous a appris bien des vérités, la métaphysique bien peu » (art. **Matière**). À cet égard, l'article **Sectes** est sans doute celui qui résume le mieux la philosophie du *Dictionnaire philosophique* : « Toute secte, en quelque genre que ce puisse être, est le ralliement du doute et de l'erreur. [...] Il n'y a point de secte en géométrie ; on ne dit point un euclidien, un archimédien. Quand la vérité est évidente, il est impossible qu'il s'élève des partis et des factions. Jamais on n'a disputé s'il fait jour à midi. [...] On ne dit pas en Angleterre : "Je suis newtonien, je suis lockien, halleyen" ; pourquoi ? parce que quiconque a lu ne peut refuser son consentement aux vérités enseignées par ces trois grands hommes. Plus Newton est révéré, moins on s'intitule newtonien ; ce mot supposerait qu'il y a des antinewtoniens en Angleterre. Nous avons peut-être encore quelques cartésiens en France ; c'est uniquement parce que le système de Descartes est un tissu d'imaginaires erronées. »

Dans le *Dictionnaire philosophique*, Voltaire pratique le plus souvent une écriture brève et nerveuse. Les articles prennent toutes les formes, accueillent des dialogues, des fictions, des anecdotes, privilégiant le point de vue personnel au détriment de l'information, comme le montre également l'usage de l'apostrophe directe : « Ô Platon tant admiré ! vous n'avez conté que des fables [...] » (art. **Chaîne des êtres créés**). Dans leur étude statistique sur le *Dictionnaire philosophique* intitulée *Voltaire portatif* (1994), le groupe de professeurs, désigné par le pseudonyme Hubert de Phalèse, souligne les particularités lexicales de cet ouvrage de caractère encyclopédique : richesse du vocabulaire, importance des hapax, des noms propres et des titres d'ouvrages. Il note aussi la grande fréquence du pronom « on » et des pronoms des 1^{er} et 2^e personnes, qui indiquent le caractère discursif de ce texte. Les substantifs les plus fréquents relèvent du vocabulaire religieux (« religion », « chrétiens », « dieux », « Jésus », « Ciel », « dieu », « foi ») et politique (« roi », « lois », « loi », « pays », « maître », « nations », « empire »). Le relevé des « segments répétés » — c'est-à-dire des séquences de formes revenant à l'identique

en plusieurs endroits du texte — fait apparaître un très grand nombre de groupes adjectivaux à valeur hypothétique : « encore plus... », « rien n'est plus... », « cent/mille/un million de fois plus... » Dans ces livres propos se déploient ainsi la force polémique, l'ironie mordante et la fantaisie qui sont la marque de la prose de Voltaire.

L'idée d'un ouvrage alphabétique contre le fanatisme s'imposa à Voltaire pendant son séjour à Berlin en 1752, mais elle fut d'abord ajournée. Puis le projet fut repris en 1760, mené à bien en moins de quatre ans, et complété de 1765 à 1769. Ce fut donc, avec l'*Essai sur les mœurs*, l'une des œuvres que l'écrivain médita et travailla le plus longuement, et, sans doute, l'une de celles auxquelles il attachait le plus de prix.

L'ouvrage fit scandale et suscita maintes réfutations dans la littérature apologetique du XVIII^e siècle (Chaudon, Bergier, Guénéé, Nonnotte). Il fut même brûlé sur le bûcher du chevalier de La Barre, en 1766. Il n'en reste pas moins, aujourd'hui, l'un des écrits les plus caractéristiques et les plus vivants de Voltaire.

Essai sur l'histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations

Ouvrage historique en 174, puis 197 chapitres, publié chez Cramer, à Genève, en 1756, puis réédité en 1761, en 1769 avec *La Philosophie de l'Histoire* (1765) devenue « *Discours préliminaire* » de l'*Essai*, enfin en 1775 avec des ajouts.

Cette somme historique présente l'histoire universelle, depuis les temps les plus reculés jusqu'au siècle de Louis XIV. Si l'histoire de l'Europe reste centrale, Voltaire tente des incursions en Chine, dans l'Inde, dans le monde musulman. Il oriente son récit vers une histoire des civilisations, mais sans employer ce mot. Le grand effort de cet essai est donc de frayer la voie à une nouvelle approche historique, moins attentive au détail de la poussière superficielle des événements qu'aux faits culturels et aux grandes forces souterraines qui conditionnent et commandent l'apparition de ces événements. L'un des principaux fils conducteurs de cet ouvrage est l'idée qu'à travers les horreurs du passé, dans un monde où n'intervient aucune Providence, l'humanité peut survivre et améliorer son sort pour peu qu'elle ne cherche son salut qu'en elle seule, grâce à des créations utiles et à l'action de grands hommes.

La première allusion à cet ouvrage date du 1^{er} juin 1741, dans une lettre à Frédéric II. La rédaction s'étala sur 34 ans, avec des interruptions. En 1753, le libraire Néaulme, de La Haye, avait publié un *Abrégé de l'histoire universelle depuis Charlemagne jusques à Charlequin par M. de Voltaire*. Après avoir démenti en être

l'auteur, Voltaire corrigea l'**Abrégé**, puis ajouta, en 1754, un 3^e tome — ce qui aboutit à la publication de 1756, en 174 chapitres.

Aujourd'hui méconnu, voire oublié, l'**Essai sur les mœurs** reste, avec l'*Encyclopédie*, un témoignage majeur des ambitions des Lumières.

Le Huron ou L'Ingénu

Roman — qualifié de « conte » — en 20 chapitres numérotés et titrés, publié en 1767 avec pour seule indication « à Utrecht », sans doute chez Cramer, à Genève. Voltaire le mentionna pour la 1^{re} fois, le 21 juillet 1767.

L'**Ingénu**, sous-titré *Histoire véritable tirée des manuscrits du P. Quesnel* — un oratorien janséniste —, publié en France sous le titre **Le Huron ou l'Ingénu**, est un roman d'apprentissage. Le Huron, homme de la nature, débarqué à Saint-Malo, dresse, par ses questions naïves, un réquisitoire contre les absurdités religieuses et les abus de la politique absolutiste de la France au temps de la révocation de l'édit de Nantes. Emprisonné à la Bastille, il est éduqué par le janséniste Gordon et changé « de brute en homme ». Il devra son salut au sacrifice de M^{lle} de Saint-Yves, sa marraine qu'il aime et dont il est aimé, qui mourra de son déshonneur, alors qu'elle a dû céder au tout-puissant ministre Saint-Pouange.

Le conte satirique s'achève en roman sensible. Voltaire reprend la technique du « naïf étranger », que Montesquieu avait exploitée dans ses *Lettres persanes* (1721), pour critiquer les préjugés aussi bien de la province — la « Basse-Bretagne » y est fortement égratignée — que de la cour de Versailles. Il reste que la richesse même du contenu de ce livre rend son interprétation d'ensemble délicate : on peut, en effet, voir dans **L'Ingénu** une critique de l'absolutisme de l'ancien régime, mais aussi une satire des thèses de Rousseau sur la nature, ou encore une charge contre les jésuites. Voltaire y déploie toutes les ressources de l'ironie : périphrases, euphémismes, retournement paradoxal, accumulations hétéroclites, causalités dérisoires.

Le texte fut écrit entre l'été 1766 et l'été 1767. Une ébauche, conservée à Saint-Petersbourg, met en scène un bon sauvage aux prises avec la religion. Les différences portent sur le rôle de M^{lle} de Saint-Yves et sur le cadre historique.

L'œuvre eut un grand succès de librairie, et de nombreuses suites et adaptations en furent données. C'est, aujourd'hui encore, l'une des œuvres de Voltaire dont la réputation résiste le mieux, même si elle n'égalé pas celle de **Candide**.

Zaïre

Tragédie en 5 actes, créée le 13 août 1732 à la Comédie-Française, et publiée en 1733.

L'histoire se déroule à Jérusalem, dans le sérail du sultan Orosmane à l'époque de la 7^e croisade (la guerre de saint Louis). Orosmane est épris de son esclave Zaïre. Il l'aime assez pour l'épouser. La jeune fille, née chrétienne mais élevée dans la religion musulmane, partage son amour. Elle n'attend plus la délivrance que lui promettait un jeune chevalier français : ce dernier, libéré sur parole, est parti en France négocier la libération des captifs chrétiens. Mais il revient, apportant la rançon de Zaïre, de Fatime sa confidente et de 10 chevaliers croisés. Le généreux sultan en libère 100. Il retient Zaïre, qui obtient aussi d'Orosmane la liberté du vieux Lusignan qu'il voulait retenir parce qu'il est du sang des rois chrétiens de Jérusalem. Lusignan reconnaît en Nérestan son fils et en Zaïre sa fille. Elle n'est hélas plus chrétienne ! Mais les démarches de celle-ci et son entente visible avec son frère éveillent les soupçons jaloux du sultan. Pressée par son père et son frère, Zaïre diffère son union avec un musulman. Une lettre ambiguë de Nérestan, surprise par Orosmane, sera sa perte. Le sultan la tue et, lorsqu'il connaît la vérité, se suicide après avoir libéré ses captifs.

Zaïre eut 3 éditions en 1733, la 3^e comportant une épître dédicatoire et une épigraphe supprimée par la suite (« *Est etiam crudelis amor* ») [Cruel est aussi l'amour]. Deux éditions, en 1736 et 1738, comportent chacune des additions paratextuelles. L'édition de référence (dernière édition revue par l'auteur) est l'édition « encadrée » de 1775.

Zaïre est la plus célèbre et la plus lue des tragédies de Voltaire. L'auteur en avait trouvé le sujet dans *Othello* de Shakespeare. On ne joue plus **Zaïre** aujourd'hui, mais cette pièce s'est maintenue longtemps au répertoire de la Comédie-Française. C'est la pièce dans laquelle Voltaire a fait le plus de place au sentiment, au sentiment amoureux en particulier. C'est aussi celle dont la versification paraît la plus harmonieuse. Dans l'œuvre de Voltaire, comme dans l'histoire du genre, cette tragédie a marqué un effort de renouvellement et d'adaptation. Elle introduisait des allusions à l'histoire médiévale — une atmosphère plutôt qu'un véritable traitement historique — et correspondait aux débuts de la mode « *troubadour* » qu'on remarque dans **Tancrède** (1734) ou dans **Adélaïde du Guesclin**, mais aussi dans les romans de M^{me} de Tencin et les drames de Baculard d'Arnaud. En même temps, **Zaïre** est une tragédie discrètement philosophique. L'héroïne est innocente, et son meurtrier, plein de noblesse. S'ils ne sont pas chré-

tiens, c'est simplement que les mœurs varient selon les régions du monde et l'on ne conçoit guère de sympathie — quoi qu'en dit Chateaubriand qui retrouvait là ses propres senti-

ments — pour l'enthousiasme religieux de Nérestan. Voltaire aimait à jouer lui-même le rôle de Lusignan, auquel il a donné beaucoup de noblesse.

CITATIONS

Et qui pardonne au crime en devient le complice.
Brutus, V, 1.

Les malheurs particuliers font le bien général ; de sorte que plus il y a de malheurs particuliers et plus tout est bien.

Dans quelle détresse *Candide*, *Cunégonde* et la vieille arrivent à Cadix, et leur embarquement, in *Candide* ou *l'Optimisme*, X.

Tout est bien, tout va bien, tout va le mieux qu'il soit possible.

Candide et *Martin* vont sur les côtes d'Angleterre ; ce qu'ils y voient, in *Candide* ou *l'Optimisme*, XXIII.

« *Travaillons sans raisonner*, dit Martin ; c'est le seul moyen de rendre la vie supportable. »

Conclusion, in *Candide* ou *l'Optimisme*, XXX.

Et voilà justement comme on écrit l'Histoire.
Charlot, I, 7.

Variété, c'est ma devise.
Lettre à M^{me} Denis, in *Correspondance*, 26 décembre 1750.

J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain [...]. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes ; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage.

Lettre à Jean-Jacques Rousseau, in *Correspondance*, 30 août 1755.

Les beaux esprits se rencontrent.
Lettre à M. Thiériot, in *Correspondance*, 30 juin 1760.

On dit que cet infortuné jeune homme [le chevalier de la Barre] est mort avec la fermeté de Socrate ; et Socrate a moins de mérite que lui : car ce n'est pas un grand effort, à soixante et dix ans, de boire tranquillement un gobelet de ciguë ; mais mourir dans les supplices horribles, à l'âge de vingt et un ans, cela demande assurément plus de courage. Cette barbarie m'occupe nuit et jour. Est-il possible que le peuple l'ait soufferte ? L'homme, en général, est un animal bien lâche ; il voit tranquillement dévorer son prochain, et semble content, pourvu qu'on ne le dévore pas : il

regarde encore ces boucheries avec le plaisir de la curiosité.

Lettre à M. le comte d'Argental, in *Correspondance*, 23 juillet 1766.

J'approche tout doucement du moment où les philosophes et les imbéciles ont la même destinée.

Lettre à M. le marquis d'Argence de Dirac, in *Correspondance*, 3 septembre 1770.

« Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. » Je suis rarement content de mes vers, mais j'avoue que j'ai une tendresse de père pour celui-là.

Lettre à M. Saurin, in *Correspondance*, 10 novembre 1770.

Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur.
De la liberté, in *Discours en vers sur l'homme*, II.

Dans ta jeunesse fais l'amour,
Et ton salut dans ta vieillesse.
À une Dame un peu mondaine et trop dévote, in *Épîtres*, VII.

J'ai fait un peu de bien ; c'est mon meilleur ouvrage.
À Horace, in *Épîtres*, CXXI.

Trois choses influent sans cesse sur l'esprit des hommes, le climat, le gouvernement, et la religion : c'est la seule manière d'expliquer l'énigme de ce monde.

Conclusion, in *Essai sur les mœurs*.

« Soyez sûre, ma fille, que quand un jésuite vous cite saint Augustin, il faut que ce saint ait pleinement raison. »

Le Huron ou L'Ingénu, 16.

Toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami.

Jeannot et Colin.

Il me paraît qu'en général l'esprit dans lequel M. Pascal écrit ces *Pensées* était de montrer l'homme dans un jour odieux. Il s'acharne à nous peindre tous méchants et malheureux. Il écrit contre la nature humaine à peu près comme il écrivait contre les jésuites.

Sur les « *Pensées* » de M. Pascal, in *Lettres philosophiques*, XXV.

J'ose prendre le parti de l'humanité contre ce misanthrope sublime [...].

Sur les « Pensées » de M. Pascal, in *Lettres philosophiques*, XXV.

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir, La vie est un opprobre, et la mort un devoir.

Méropé, II, 7.

Ce mage divisa en plusieurs parties ce qui n'avait pas besoin d'être divisé ; il prouva méthodiquement tout ce qui était clair ; il enseigna tout ce qu'on savait. Il se passionna froidement, et sortit suant et hors d'haleine. Toute l'assemblée alors se réveilla, et crut avoir assisté à une instruction.

Le Monde comme il va. *Vision de Babouç*, écrite par lui-même.

Nos prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense,

Notre crédulité fait toute leur science.

Œdipe, IV, 1.

Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants Sur le sein maternel écrasés et sanglants ? Lisbonne, qui n'est plus, eut-elle plus de vices Que Londres, que Paris, plongés dans les délices ?

Poème sur le désastre de Lisbonne.

Oh ! le bon temps que ce siècle de fer ! Le superflu, chose très nécessaire, A réuni l'un et l'autre hémisphère.

Le Mondain ou l'Apologie du luxe, in *Satires*.

La crainte suit le crime, et c'est son châtement.

Sémiramis, V, 1.

Les titres ne servent de rien pour la postérité : le nom d'un homme qui a fait de grandes choses impose plus de respect que toutes les épithètes.

Le Siècle de Louis XIV, XIII.

Les rois sont avec leurs ministres comme les cocus avec leurs femmes : ils ne savent jamais ce qui se passe.

Faits singuliers de l'histoire de France, in *Le Sottisier*.

Si Dieu nous a faits à son image, nous le lui avons bien rendu.

Faits détachés, in *Le Sottisier*.

On a trouvé, en bonne politique, le secret de faire mourir de faim ceux qui, cultivant la terre, font vivre les autres.

Contradictions, in *Le Sottisier*.

Les femmes ressemblent aux girouettes : elles se fixent quand elles se rouillent.

Contradictions, in *Le Sottisier*.

Tout dogme est ridicule, funeste ; toute contrainte sur le dogme est abominable. Ordonner de croire est absurde. Bornez-vous à ordonner de bien vivre.

Remarque sur le « Contrat social » de Jean-Jacques Rousseau, in *Le Sottisier*.

Il se figurait alors les hommes tels qu'ils sont en effet, des insectes se dévorant les uns les autres sur un petit atome de boue.

La Femme battue, in *Zadig ou la Destinée*, histoire orientale, IX.

[...] il n'y a point de hasard : tout est épreuve, ou punition, ou récompense, ou prévoyance.

L'Ermite, in *Zadig ou la Destinée*, histoire orientale, XVIII.

On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas.

Zaire, I, 1.

JUGEMENTS

« Excepté dans quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, il n'aperçoit que le côté ridicule des choses et des temps, et montre sous un jour hideusement gai l'homme à l'homme. Il charme et fatigue par sa mobilité, il vous enchante et vous dégoûte ; on ne sait quelle est la forme qui lui est propre : il serait insensé s'il n'était si sage, et méchant si sa vie n'était remplie de traits de bienfaisance. »

François-René de CHATEAUBRIAND, *Génie du christianisme ou Beautés de la religion chrétienne*, 1802.

« J'aime le grand Voltaire, autant que je déteste le grand Rousseau. [...] Son Écrasons l'infâme me fait l'effet d'un cri de croisade. Toute son intelligence était une machine de guerre. »

Gustave FLAUBERT, *Correspondance*, 1859-1860.

« Voltaire n'a que l'esprit, tout l'esprit d'une vieille femme du XVIII^e siècle. Mais jamais de son esprit ne jaillit une pensée ayant la moindre parenté avec Pascal, avec Bacon, avec n'importe quelle grande cervelle philosophique. »

Edmond et Jules de GONCOURT, *Journal*, 12 mars 1881.

« Accepter de n'être que ce que l'on est, mais vouloir être tout ce que l'on est, et ainsi jouer tout le jeu de l'homme, en ces formules tient peut-être toute sa sagesse. »

[...]

La limite de Rousseau, c'est Voltaire, et la limite de Voltaire, c'est Rousseau. »

Jean GUEHENNO, « Voltaire », in *Tableau de la littérature française*, II, Gallimard, 1939.

« Rien n'est plus difficile que de porter un jugement d'ensemble sur Voltaire. Il est tout pétri d'amour-propre ; il en a de toutes les sortes : entêtement de ses idées, vanité d'auteur, vanité de bourgeois enrichi et anobli. [...] Mais ce même homme a aimé ses amis, même ceux qui le trahissaient, qui le volaient, comme ce parasite de Thiériot. [...] Il se fit le défenseur de toutes les causes justes, de tous les innocents que les institutions ou les hommes opprimaient. [...] Au fond, il y eut toujours en Voltaire un terrible gamine ; il eut infiniment de légèreté, de malice. Il manqua de gravité, de décence, de respect d'autrui et de soi-même ; qui donc en ce siècle avait souci d'embellir son être intérieur et qui donc n'était pas prêt à absoudre les actes qui ne font de mal à personne, et font du bien à quelqu'un, mensonges ou autres ? Rousseau peut-être, et nul autre [...]. S'il fallait résumer d'un mot, je dirais que la marque voltairienne, c'est l'irrespect. D'autres ont été plus révolutionnaires que lui : ils n'ont pas autant enseigné le mépris de l'autorité, l'interprétation malveillante et sceptique des actes du pouvoir. Personne n'a plus contribué que Voltaire à mettre au cœur des particuliers l'incurable défiance du gouvernement, à leur donner l'esprit de critique et d'opposition quand même. Il n'a pas fait la démocratie révolutionnaire ; il a fait la bourgeoisie ingouvernable [...]. [...] Par ses indécences, ses injures, ses calomnies, son inintelligence, Voltaire nous a donné notre liberté. »

Gustave LANSON, *Histoire de la littérature française*, Hachette, 1894.

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire Voltige-t-il encore sur tes os décharnés ? Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire ; Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés. Il est tombé sur nous, cet édifice immense Que de tes larges mains tu sapais nuit et jour. La Mort devait t'attendre avec impatience, Pendant quatre-vingts ans que tu lui fis la cour ; Vous devez vous aimer d'un infernal amour.

[...]

Crois-tu ta mission dignement accomplie, Et comme l'Éternel, à la création, Trouves-tu que c'est bien, et que ton œuvre est bon ? Au festin de mon hôte alors je te convie. Tu n'as qu'à te lever ; — quelqu'un soupe ce soir Chez qui le Commandeur peut frapper et s'asseoir.

Alfred de MUSSET, *Rolla*, IV, vv. 426 à 434, et 446 à 451, 1833.

« Naïf, il a envié ceux que la nature avait faits malins, et il a voulu paraître malin à tout prix, il y a certainement réussi, et ce masque est resté collé à son visage ; mais il suffit de le voir aux prises avec un roué authentique, avec Frédéric,

pour mesurer sa simplicité [...]. Le sérieux, nous le savons, est son ambition et sa joie. Mais ce sérieux était celui d'un idéaliste, et non d'un psychologue ; aussi ses créations dramatiques seront-elles peu vraisemblables, et toujours conçues avec trop de larmoyant optimisme. »

Raymond NAVES, *Le Goût de Voltaire*, Garnier, 1938.

« C'était un bon historien du passé et de l'avenir, un philosophe aimable, un fameux financier, un conteur sans égal, un délicieux correspondant. Le génie poétique ne l'avait pas touché de son aile. C'était un journaliste de génie. »

Jean d'ORMESSON, « Voltaire. Un journaliste de génie », in *Une autre histoire de la littérature française*, I, Nil, 1997.

« Voltaire a fait plus de tort aux études historiques qu'une invasion de barbares ; avec sa spirituelle légèreté et sa facilité trompeuse, il a découragé les bénédictins, et si, pendant cinquante ans, la collection de Dom Bouquet s'en vendue chez les épiciers au poids du papier, si l'Histoire littéraire de la France s'est arrêtée faute de lecteurs, c'est bien sa faute. Or l'opposé de la direction de Voltaire, ce n'est pas le catholicisme (il y a entre les deux plus d'affinités qu'on ne pense) ; l'opposé de Voltaire, c'est le protestantisme libéral créant la critique au XVIII^e et au XVIII^e siècle et aboutissant à la fin du XVIII^e à Schliermacher, à Herder, à Fichte et à cette merveilleuse éclosion du christianisme allemand, le plus beau développement intellectuel et religieux que la conscience réfléchie ait produit jusqu'ici. »

Ernest RENAN, *Nouvelles d'histoire religieuse*, 1884.

« [...] on n'entendra plus jamais le français de Voltaire, langue sèche, élégante, vive et dense à la fois, parvenue à son degré extrême de perfection sous la plume d'un bateleur hors du commun à la veille de rentrer dans la peau de l'un de ses personnages les plus durables. Celui qui nous touche encore : le grand écrivain, journaliste à l'occasion, donnant des conseils au pays, et dont une simple phrase pèse plus lourd qu'un décret gouvernemental. »

Angelo RINALDI, « Voltaire », in *L'Express*, 16 février 1976.

« Je ris toujours de vos Parisiens, de ces esprits si subtils, de ces jolis faiseurs d'épigrammes, que leur Voltaire mène incessamment avec des contes de vieilles, qu'on ne ferait pas croire aux enfants. »

Jean-Jacques ROUSSEAU, *Correspondance*, 8 février 1765.

« Tous les autres semblent dormir ou rêvasser auprès de lui [...]. La vie même de Voltaire a l'air d'un conte d'entre ses contes. Il y a du vaudeville, de la féerie, des reflets de drame et des apothéoses dans son histoire. »

Paul VALÉRY, « Voltaire », in *Variété V*, Gallimard, 1944.

BIBLIOGRAPHIE

Éditions

- Ceuvres complètes*, éd. L. MOLAND, 1877 à 1882.
- Ceuvres complètes*, The Voltaire Foundation, Oxford (GB), en cours : 24 vol. d'*Ceuvres diverses* et 50 vol. de la *Correspondance* ont paru.
- Contes en vers et en prose*, éd. S. MENANT, « Classiques Garnier », Bordas, 1992-1993.
- Correspondance*, éd. Th. BESTERMAN et Fr. DELOFFRE, « Pléiade », Gallimard, 1975 à 1993, 13 vol. ; *Correspondance choisie*, « LdP/Pochothèque », LGF, 1997.
- Mélanges* [œuvres poétiques et critiques], éd. J. VAN den HEUVEL, « Pléiade », Gallimard, 1961.
- Ceuvres historiques*, éd. R. POMEAU, « Pléiade », Gallimard, 1957.
- Romans et Contes*, éd. R. POMEAU, « GF », Flammarion, 1966 ; *id.*, « Folio », Gallimard, 1976 ; éd. Fr. DELOFFRE et J. VAN den HEUVEL, « Pléiade », Gallimard, 1979.
- L'Affaire Calas*, éd. J. VAN den HEUVEL, « Folio », Gallimard, 1975.
- Candide*, éd. R. POMEAU, Nizet, 1980 ; éd. X. DARCOS, « Classiques Hachette », Hachette, 1991.
- Dictionnaire philosophique*, éd. R. POMEAU, « GF », Flammarion, 1964 ; éd. J. BENDA et R. NAVES, préf. ÉTIEMBLE, « Classiques Garnier », Garnier, 1967.
- Essai sur les mœurs*, éd. R. POMEAU, « Classiques Garnier », Garnier, 1963.
- Facéties*, éd. J. MACARY, PUF, 1973.
- L'Ingénu*, Droz, Genève (CH), 1957 ; éd. J. VARLOOT, « Classiques du peuple », Scanditions/Éd. sociales, 1974 ; éd. R. ROMEAU, « GF », Flammarion, 1995 ; éd. Éd. GUITTON, « LdP », LGF, 1996.
- Lettres philosophiques*, éd. LANSON et A.H. ROUSSEAU, STFM, 1964 ; éd. Fr. DELOFFRE, « Folio », Gallimard, 1986.
- Mémoires*, « LdP », LGF, 1998.
- Micromégas, Zadig, Candide*, éd. R. POMEAU, « GF », Flammarion, 1994.
- Traité sur la tolérance*, éd. R. POMEAU, « GF », Flammarion, 1989.
- Zadig*, éd. X. DARCOS, « Classiques Hachette », Hachette, 1993 ; *Zadig et autres contes orientaux*, éd. J. GOLDZINK, Pocket, 1990.

Études

- Th. BESTERMAN, *Voltaire*, Longmans, Londres (GB), 1969.
- Fr. BLUCHE et P. de BOISDEFRE, *Voltaire*, « Génies et Réalités », Hachette, 1978.
- J.H. BRUMHIT, *Voltaire Historian*, Oxford (GB), 1958.
- CONDORCET, *Vie de Voltaire*, préf. É. BADINTER, Quai Voltaire, 1994.
- É. FAGUET, *Voltaire*, 1895.

- P. GAY, *Voltaire's Politics. The Poet as Realist*, Princeton U.P., Princeton (US), 1958.
- J. GOLDZINK, *Voltaire, la Légende de Saint-Arouet*, « Découvertes », Gallimard, 1989 ; *Voltaire*, Hachette Supérieur, 1994.
- H. GOUHIER, *Rousseau et Voltaire : portraits dans deux miroirs*, Vrin, 1983.
- J. GUÉHENNO, « Voltaire », in *Tableau de la littérature française*, II, Gallimard, 1939, pp. 233 à 249.
- G. LANSON, *Voltaire*, 1906, rééd. Hachette, 1960.
- A. MAGNAN, « Dossier Voltaire en Prusse », « SVEC », 244, The Voltaire Foundation, Oxford (GB), 1986.
- H.T. MASON, *Voltaire*, Hutchison, Londres (GB), 1975.
- A. MAUROIS, *Voltaire*, Gallimard, 1955.
- Chr. MERVAUD, « Voltaire et Frédéric II », « SVEC », 234, The Voltaire Foundation, Oxford (GB), 1985 ; *Voltaire*, « En toutes lettres », Bordas, 1991 ; *Le Dictionnaire philosophique de Voltaire*, Universitas, 1994 ; *Voltaire à table*, Desjonquères, 1998.
- N. MITFORD, *Voltaire amoureux*, trad. franç. J. BROUSSE, Stock, 1959.
- R. NAVES, *Le Goût de Voltaire*, Garnier, 1938 ; *Voltaire, l'homme et l'œuvre*, Boivin, 1942, rééd. Hatier, 1966.
- J. ORIEUX, *Voltaire ou la Royauté de l'esprit*, Flammarion, 1977, rééd. « LdP », LGF, 1980.
- G. PICOT, *La Vie de Voltaire, Voltaire devant la postérité*, SEDES, 1967.
- R. POMEAU, *Voltaire par lui-même*, « Écrivains de toujours », Seuil, 1955, rééd. 1994 ; *Politique de Voltaire*, Colin, 1963 ; *La Religion de Voltaire*, Nizet, 1969.
- R. POMEAU (dir.), *Voltaire en son temps*, Oxford (GB), 1988 à 1994, 5 vol. [R. POMEAU, *D'Arouet à Voltaire* ; R. VAILLOT, *Avec Mme du Châtelet* ; R. POMEAU et Ch. MERVAUD, *De la Cour au jardin* ; R. POMEAU, *Écraser l'Infâme* ; R. POMEAU, *On a voulu l'enterrer*].
- R. RIDGWAY, *Voltaire and Sensibility*, Montréal (CA), 1973.
- A.M. ROUSSEAU, « L'Angleterre et Voltaire », « SVEC », 145-147, The Voltaire Foundation, Oxford (GB), 1976.
- J. SAREIL, *Essai sur « Candide »*, Droz, Genève (CH), 1967 ; *Voltaire et les Grands*, Droz/Minard, Genève (CH)/Paris, 1978.
- J. STAROBINSKI, « Sur le style philosophique de *Candide* » et « *L'Ingénu* sur la plage », in *Le Remède dans le mal*, Gallimard, 1989, pp. 123 à 163.
- N.L. TORREY, *The Spirit of Voltaire*, Columbia U.P., New York (US), 1938.
- P. VALÉRY, *Voltaire : discours prononcé le 10 décembre 1944 en Sorbonne*, Montchrestien, 1945.
- J. VAN den HEUVEL, *Voltaire dans ses contes*, de « *Micromégas* » à « *L'Ingénu* », Colin, 1967 ; *Album Voltaire*, « Pléiade », Gallimard, 1983.

AUDIO & VIDÉO

Vidéo

N. CARBONNAUX, *Candide*, 1960, René Chateau, s.d.

CD-ROM

A. BRAUN, *Panthéon : de Voltaire à Malraux. Aux grands hommes la patrie reconnaissante*, CNMHS/Monte Cristo Multimédia/Ubi soft, 1967.

Encyclopédie de la littérature française, Bibliopolis, 1998.

Voltaire électronique, Bibliopolis, 1995.

L. VERNIER, *Étude sur Voltaire grammairien et la grammaire au XVIII^e siècle*, Hachette, 1888, rééd. Slatkine, Genève (CH), 1970.

I.O. WADE, *The Intellectual Development of Voltaire*, Princeton U.P., Princeton (US), 1969.